



PATRICE LESSARD
NINA



Extrait de la publication

[H É L I O T R O P E]

NINA

DU MÊME AUTEUR

Je suis Sébastien Chevalier, Rodrigol, 2009.

Le sermon aux poissons, Hélotrope, 2011.

Patrice Lessard

NINA

roman

HÉLIOTROPE

Héliotrope
4067, boulevard Saint-Laurent
Atelier 400
Montréal (Québec)
H2W 1Y7
www.editionsheliotrope.com

Maquette de couverture: Antoine Fortin
Photographie: le grand serveur maigre
Maquette intérieure et mise en page: Yolande Martel

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Lessard, Patrice, 1971-

Nina

ISBN 978-2-923511-97-9

I. Titre.

PS8623.E877N56 2012

C843'.6

C2012-941454-9

PS9623.E877N56 2012

Dépôt légal: 3^e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
© Héliotrope, 2012

Les Éditions Héliotrope remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada, le Fonds du livre du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Héliotrope bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA EN AOÛT 2012

Inventer, c'est détruire des documents.

[...]

*L'homme qui s'est éloigné des autres hommes
trouve parfois des choses.*

– GONÇALO M. TAVARES

pour Chloé

[Il y a longtemps, quatre ou cinq ans, j’imagine...]

En arrivant à Lisbonne, j’éprouvai un sentiment de libération.

Je dormis les premiers temps dans une pension agréable bien qu’un peu chère. Le jour, j’errais dans la ville, à l’aveuglette, ne m’éloignant guère du centre, ne m’étais jamais, jusqu’alors, éloigné du centre... avais imaginé, la première fois que j’y avais mis les pieds, cette ville comme un labyrinthe étriqué mais, après quelques semaines à l’arpenter en tous sens, avais eu l’impression *[fausse]* de la connaître par cœur...

Cette fois, en retrouvant la ville, je sentis que les choses allaient mieux... pas tant le fait d’arriver que d’être parti, d’avoir quitté Montréal.

[...]

Il serait toutefois absurde de croire que je choisisais, en partant, la voie facile. Je vécus les premiers temps *[longtemps, les premières années]* dans des conditions matérielles assez difficiles, sans permis de travail, je ne trouvai que des emplois très sporadiques et mal payés,

ne gagnais souvent presque rien mais ne m'en plaignais pas, d'ailleurs, je l'avais voulu ainsi. J'eus la chance de rencontrer rapidement des gens qui m'accueillirent chez eux, et cela me convint pendant un certain temps, j'avais pour principe de me restreindre au strict minimum, ne traînais pour tout bagage qu'un petit sac et mon cavaquinho [*ukulélé*], je ne déménageais pas tous les jours, restais parfois plusieurs semaines, plusieurs mois au même endroit... aimais à penser que je vivais dans la clandestinité, cela avait longtemps constitué pour moi une espèce de fantasme...

Dimanche

Le Café Mindelo n'a rien d'extraordinaire, un bar parmi d'autres de la Rua das Portas de Santo Antão où abondent touristes et poivrots. Juste en face, il y a aussi la Casa do Alentejo et, un peu plus loin sur le Rossio, la Ginjinha Sem Rival, mais il s'agit en l'occurrence de lieux historiques, faisant partie d'une certaine mythologie lisboète alors que, il faut bien l'admettre, le Café Mindelo est plus miteux que mythique.

Cela dit, entre miteux et mythique, à Lisbonne, la nuance est parfois subtile.

C'est pourtant un chouette endroit, les serveurs sont gentils, souriants, la bière n'est pas chère. Il règne là une ambiance familiale et vaguement imbibée sans pourtant que ce soit mal famé.

Ce jour-là, le Café Mindelo était tranquille comme toute la Rua das Portas de Santo Antão malgré l'heure apéritive. On n'insistera jamais assez sur l'horreur d'ennui que peut constituer un dimanche à Lisbonne, où tout est fermé sauf les plages sur lesquelles s'agglutinent

des foules compactes et visqueuses. Ceux qui restent en ville n'ont plus alors qu'à se soûler chez eux, en faisant griller des sardines, ou dans certains bars qui défient les traditions comme le Café Mindelo.

À l'intérieur, où s'entassaient quelques tabourets le long de l'étroit passage qui mène aux toilettes, deux types un peu ridicules habillés en rappeurs, avec des pantalons trop grands, des chaînes en or et des casquettes des Yankees, discutaient avec Clay, l'un des deux serveurs. Sur la terrasse, un couple de touristes mangeait des caracóis [*escargots dans l'huile*], trois ou quatre vieux palabraient et un type, seul, buvait une bière. Il poireautait là depuis une petite heure et en était déjà à sa quatrième consommation, les dimanches à Lisbonne sont mornes à vous coller une cirrhose. Il n'était pas très vieux, ni beau ni laid, un visage anonyme, du genre qu'on confond. À vue de nez, la petite quarantaine, l'air fatigué, comme ses vêtements d'ailleurs, élimés, tachés, bien que, vu de loin, on eût pu lui concéder une certaine élégance.

Il regardait les gens déambuler dans la rue, l'air de se demander ce qu'il faisait là, ou alors d'attendre quelqu'un qui était en retard à leur rendez-vous. De loin, c'était difficile à dire.

Il se redressa soudain sur sa chaise, sortit de la poche de son veston gris et délavé un petit carnet et un crayon, écrivit quelque chose et, alors que le serveur passait à côté de lui, dit, Clay, faz favor, mais uma, une autre s'il te plaît, en pointant le doigt vers son verre vide. Au même

moment et sans lui avoir demandé la permission, un type s'assit à sa table, Ah! aqui está! dit l'homme au veston, vous voilà, l'autre ne dit rien, fit à Clay un signe obscur auquel ce dernier répondit en lui montrant son pouce.

Le nouveau venu était un jeune Noir, de toute évidence cap-verdien – il avait les yeux verts. Maigrichon, il portait un short et un maillot de basketball, des sandales en plastique et une casquette élimée du Benfica. Au moment où Clay déposait deux verres de bière sur la table, le premier, le Blanc, dit, J'étais sûr que vous viendriez plus, et l'autre, Je suis là, alors, ça avance? Oui, ça avance, répondit le premier, mais je vous l'avais dit que j'aurais sûrement pas fini en juste une semaine, celui qui a fait ça va vouloir se faire oublier, il va pas commencer tout de suite à se vanter de son coup, En principe, le coupa l'autre, il sait pas qu'on le cherche, il a pas de raison de pas se vanter, il sait pas qu'on sait qu'il a le flingue.

Il ne disait pas pistola mais bien fusca, comme on dirait gun ou flingue plutôt que pistolet. Pistola, dans ce genre de milieu, ça ne fait pas sérieux.

Le Blanc reprit, C'est vrai, mais il sait qu'il a fait quelque chose de pas correct et il sait que vous cherchez quelqu'un qui a fait quelque chose de pas correct et il sait que c'est à cause du gun et il a sûrement pas envie qu'on lui pose des questions parce qu'il sait que s'il répond il pourrait se mettre dans la marde, Olha, écoute, dit alors le Noir, je veux que tu trouves qui c'est et que tu me dises où il est, ce qu'il fait, prends le temps qu'il faut mais te

fous pas de ma gueule, C'est correct, dit le Blanc, c'est pas dans mon intérêt de faire niaiser mes clients, Si ça tourne mal, ajouta l'autre, je considérerai que c'est de ta faute, c'est clair? Oui, monsieur Bino, c'est clair, je vais retrouver le gars et le gun aussi, Bon, maintenant je fous le camp, dit Bino en se levant, il jeta une pièce d'un euro sur la table et quitta la terrasse en saluant le serveur.

L'homme au veston resta seul devant les deux bières à moitié pleines. Après avoir vidé le contenu du verre de Bino dans le sien, il fit signe à Clay et cria, Quería também um pratinho de carapauzinhos, un petit plat de petits maquereaux, le serveur leva le pouce et quitta la terrasse. L'homme au veston retourna à ses pensées qui nous restent pour l'instant inaccessibles, on peut affirmer toutefois, sans trop de risque de se tromper, que c'est à cette histoire de pistolet perdu qu'il réfléchissait. Clay revint avec une bière et une assiette débordante de petits poissons frits baignant dans une mare d'huile, l'air pétrifié, les yeux brûlés et la bouche ouverte, comme s'apprêtant à mordre. L'homme en ramassa un entre le pouce et l'index, l'enfourna, mâcha quelques secondes et répéta l'opération, prenant une gorgée de bière tous les deux ou trois poissons.

Il n'avait pas tout à fait terminé son assiette lorsqu'il remarqua, à la table voisine, une jolie blonde qui commandait un verre de vinho verde. Les blondes, à Lisbonne, sont plutôt rares, sauf durant la saison touristique où Allemandes et Anglaises abondent mais, on a beau être au courant, elles n'en attirent pas moins l'attention.

*

Elle n'était pas vraiment blonde, plutôt blond vénitien. Les yeux bleus. Elle pointa l'index vers l'assiette presque vide de carapauzinhos et dit, Ça a l'air bon, et lui, Je t'en prie, prends-en si tu veux, Non, je te remercie, je n'ai pas faim, et puis c'est vraiment trop huileux, Oui mais c'est délicieux, Tu ne manges pas la tête? Non, Je crois qu'il faut manger la tête, Je ne sais pas, répondit-il, et il s'enfonça un autre petit poisson dans la bouche sans manger la tête qu'il pose, avec les autres, sur le rebord de son assiette.

Vincent regarda autour de lui. Ça n'avait rien d'extraordinaire, cette rue, ce café, c'était même un peu miteux. D'ailleurs, sans l'insistance de Nina, il n'y aurait certainement jamais mis les pieds. Elle était blonde et toute petite, l'air discret, douce, pour lui, elle était parfaite, il en était amoureux fou, il dit, Tu es belle, elle rougit un peu, il aurait aimé qu'elle lui réponde mais non, tant pis, il continua, On est bien, tu ne trouves pas? elle sembla hésiter un instant puis, Je suis fatiguée, nous n'avons pas assez dormi et le vin m'a assommée, Tu pourrais boire un café, proposa-t-il en cherchant des yeux le serveur, et elle, Non, ça va me détruire l'estomac, Si tu veux, reprit-il, nous nous coucherons tôt, puis il engouffra un carapauzinho.

Ils étaient arrivés à Lisbonne le matin même. En sortant de l'aéroport, ils avaient pris un taxi jusqu'à leur pension où ils avaient dormi quelques heures, puis ils

étaient sortis voir un peu la ville. C'est Vincent qui avait insisté, c'était la première fois qu'il mettait les pieds au Portugal, la première fois qu'il mettait les pieds en Europe, Je ne veux pas qu'on perde notre première journée, avait-il dit, débordant d'un enthousiasme auquel Nina n'avait pas voulu résister, par crainte de lui faire de la peine. Ayant vécu cinq ans à Lisbonne, elle connaissait la ville par cœur et cette promenade de reconnaissance ne lui était aucunement nécessaire, elle aurait préféré se reposer.

Quand Vincent lui avait annoncé qu'il voulait aller au Portugal, quelques mois plus tôt, au tout début de leur relation, et lui avait proposé de l'accompagner, elle n'avait pas osé refuser. Après quelques jours, toutefois, elle s'était risquée à lui confier, sans préciser ses raisons, qu'elle n'avait pas trop envie de revoir Lisbonne. Il l'avait bien questionnée un peu à ce propos, mais elle lui avait répondu de manière très évasive, C'est une histoire compliquée, je n'ai pas trop envie d'en parler. Il aurait pu insister, or elle s'était aussitôt mise à le questionner à propos de son frère, Antoine, de la disparition de son frère parti vivre au Portugal quatre ou cinq ans plus tôt, C'est pour ça que tu veux aller à Lisbonne? avait-elle demandé, et Vincent, Je suis sans nouvelles de lui depuis plus d'un an, elle continua, Pourquoi est-il parti? Je pense qu'il voulait simplement voyager, faire son petit tour d'Europe, à cette époque il se cherchait un peu, je crois, puis il a décidé de rester, de ne pas rentrer à Montréal, Pourquoi? demanda encore Nina, et Vincent,

Je ne sais pas. Il n'avait jamais été très proche de son frère, Antoine était parti, c'est tout, et Vincent avait toujours eu l'impression que cela s'était fait sans que ni lui ni Antoine s'en fussent aperçus, d'ailleurs Vincent évoquait cet épisode marquant comme si son frère n'avait été qu'un acteur passif de sa propre disparition, n'y avait participé que de très loin. Pour Vincent, l'absence du frère, à l'époque, n'avait eu aucune importance, et il était convaincu qu'il en était allé de même pour Antoine. Puis, trois ou quatre ans plus tard, alors que Vincent n'avait eu jusqu'à ce jour de ses nouvelles que deux ou trois fois par année, Antoine s'était mis sans raison apparente à lui écrire toutes les semaines. Qu'est-ce qu'il te racontait ? demanda Nina, Rien d'intéressant, répondit Vincent, il parlait du quotidien, de sa vie à Lisbonne où il s'était établi, il travaillait dans la construction, quelque chose du genre, je n'ai jamais compris pourquoi il m'écrivait, peut-être seulement pour garder le contact après la mort des parents, je ne sais pas, mais il n'écrivait pas parce qu'il avait quelque chose à me dire, il écrivait pour écrire, comme par obligation, ou alors comme s'il n'avait rien eu d'autre à faire, des lettres interminables, puis, continua-t-il, il a cessé complètement, il y a maintenant plus d'un an qu'il ne m'a donné aucune nouvelle.

Et c'est ainsi que Vincent avait convaincu Nina de passer leurs vacances à Lisbonne, parce qu'il espérait y retrouver son frère. Il avait réussi, grâce à cette histoire, à émouvoir Nina. Mais ce jour-là, trois ou quatre mois plus tard, sur la terrasse du Café Mindelo, l'histoire de

Vincent la touchait beaucoup moins, elle était fatiguée et se retrouver là, dans la Rua das Portas de Santo Antão, dans les vapeurs du décalage horaire et du vinho verde, lui donnait l'impression d'avoir fait un pas en arrière, de se retrouver malgré elle trois ou quatre ans plus tôt, à une époque malheureuse de sa vie.

À la table d'à côté, un type les regardait, c'est Nina qui le remarqua, il jetait de temps en temps vers eux un œil. S'ils s'étaient trouvés au Québec ou en France, elle aurait cru qu'il écoutait leur conversation, mais à Lisbonne ça n'avait pas vraiment de sens, d'autant qu'il n'avait pas l'air d'un touriste, il portait un complet défraîchi gris-jaune s'agençant à son teint cireux, était maigre comme un clou et portait une petite bedaine de bière, une figure anonyme, on aurait pu l'avoir déjà vu quelque part sans savoir où. Quelques secondes après que Vincent et Nina eurent interrompu leur conversation, l'homme au visage gris dit, Gostam dos carapauzinhos? Sim, répondit Nina, são muito bons, l'homme eut l'air surpris qu'elle lui répondît en portugais, demanda, Vocês são portuguesas? Eu sim, expliqua Nina, mas agora vivo em Montréal, no Québec, Qu'est-ce qu'il dit? demanda Vincent, et l'autre, Ah! é verdade? conheço um pouco o Québec, et il ajouta, avec un accent portugais à couper au couteau, On est ben en tabarnak icitte! Nina se mit à rire, elle avait un petit rire de gorge très doux, en cascade, Vincent ne comprit que tabarnak et ce mot, dans la bouche de l'homme au veston, l'étonna. Clay passa alors entre eux et l'homme lui demanda une autre bière.

Autres romans chez Héliotrope

GABRIEL ANCTIL

Sur la 132

NICOLAS CHALIFOUR

Vu d'ici tout est petit

Variétés Delphi

ANGELA COZEA

Interruptions définitives

MARTINE DELVAUX

C'est quand le bonheur?

Rose amer

Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage

OLGA DUHAMEL-NOYER

Highwater

Destin

GRÉGORY LEMAY

Les modèles de l'amour

MICHÈLE LESBRE

Sur le sable

PATRICE LESSARD

Le sermon aux poissons

CATHERINE MAVRIKAKIS

Le ciel de Bay City

Deuils cannibales et mélancoliques

Les derniers jours de Smokey Nelson

SIMON PAQUET

Une vie inutile

GAIL SCOTT

My Paris, roman

VERENA STEFAN

d'ailleurs

